

sous aigus, et il siffle en même temps avec force. Il en résulte un mélange de la parole et du sifflet, intelligible aux oreilles non prévenues, mais où, avec quelque attention, on finit par distinguer les mots de la langue. C'est ainsi que plusieurs des collègues de M. Lajard à la Société d'anthropologie ont pu reconnaître quelques phrases espagnoles et françaises que M. Lajard a sifflées, telles que "Venez ici" et "Attendez-moi et restez-là".

Le sifflement n'est donc qu'un artifice destiné à porter au loin le son de la voix, au détriment de toutes ses qualités, telles que la netteté et le timbre. Ajoutons que ce dernier inconvénient est si grand, que les voyageurs qui ont entendu jusqu'ici le langage sifflé ne l'ont point compris : pour avoir le mot de l'énigme, il fallait siffler soi-même.

Les phrases sont méconnaissables, au point que les bergers eux-mêmes les plus exercés, dans leurs montagnes, ont déclaré à M. Lajard ne pouvoir pas dire tout ce qu'ils veulent, ou plutôt ne pouvoir pas comprendre tout ce que leur partenaire viendrait à leur dire. Les conversations sifflées sont donc de courte durée.

Ce curieux usage n'existe pas seulement à l'île Gomère, M. Lajard l'a trouvé à l'île de Fer. Il y a tout lieu de croire qu'il était plus répandu et plus général autrefois qu'aujourd'hui. Il existait au quinzième siècle incontestablement à Ténériffe.

Le langage sifflé est dû aux Guanches ; tous les textes en font foi. La configuration des vallées étroites et profondes des Canaries a provoqué son développement. Il ne faut pas cependant s'arrêter là ni comme étude, ni comme explication. A Paris même et dans les environs, dans la plaine de Saint-Denis, il existe des rudiments de langage sifflé

dont le mécanisme est identique à celui des Canaries. Ils sont employés par les bouchers et surtout par les voleurs. Les sifflements que nous entendons dans les rues sont souvent conventionnels, mais ils signalent fréquemment aussi des sobriquets et des noms propres. Ils peuvent donc être identifiés au langage des habitants de l'île Gomère et de l'île de Fer. Aussi M. Lajard crut-il devoir, à son tour, appeler sur ce point l'attention des voyageurs et il les prie de lui signaler tous les lieux où ils auront l'occasion d'entendre parler de sifflet. Par là pourra s'accroître l'intérêt qu'il présente déjà, en tant que moyen spécialisé de rendre la pensée.

L'homme, vivant en société, possède des moyens divers pour communiquer avec ses semblables. Au langage de la physionomie s'ajoute le langage des gestes, qui a reçu chez les Indiens, en Amérique, un large développement, le cri et la parole. La parole sifflée constitue à cette dernière une variante digne d'attirer l'attention du philosophe.

Les effets physiologiques d'une course à pied extrêmement prolongée

En juin 1892, quatre cents coureurs environ ont, en dix jours, franchi les 300 milles qui séparent Paris de Belfort.

M. le Dr E. Lévy, médecin principal de première classe, ancien chef de service de santé de la place de Belfort, a fait sur les premiers coureurs arrivés, une série d'observations intéressantes.

Seul l'état du premier arrivé, qui a fait un tour de force vraiment extraordinaire, a inspiré un instant d'inquiétude. Mais son aspect défat, surmené, tenait surtout à l'ahurissement causé par l'ovation dont il a été l'objet. Ses

organes, en particulier le cœur, ont été trouvés normaux. Il en a été de même chez la majorité des marcheurs. Le lendemain ils étaient complètement remis, sauf un léger œdème des pieds.

Les observations faites ont été les suivantes :

1^o La taille a diminué d'un pouce.— 2^o Le poids a diminué d'une à 14 lbs.— 3^o Contrairement à toutes les prévisions, les battements du cœur (à l'exception de quatre concurrents) sont normaux.— 4^o En moyenne, le pouls battait de 85 à 90.— 5^o On a été frappé du petit nombre d'ampoules qui causent tant d'éclopées dans l'armée. Cependant la plupart des marcheurs du concours exercent des professions sédentaires. L'état satisfaisant de leurs pieds après la marche forcée doit être attribué sans doute au fait que les brodequins lacés en cuir ont été abandonnés au bout de quelques jours, surtout par ceux des premiers arrivés, qui ont pris le pas gymnastique ; ils gênaient et comprimaient douloureusement les mouvements de flexion et contusionnaient le pied. Ils ont été remplacés par l'espadrille (qui doit être large et à semelle garnie de cuir). Cette chaussure, laissant le pied à l'aise et à semelle moins dure, est de beaucoup la meilleure. Les pieds étaient lavés et frictionnés à l'alcool, puis suifés ; quelques-uns se sont bien trouvés des bains de pieds froids, peu prolongés.— 6^o Les varices n'ont pas été augmentées par la marche.— 7^o La nourriture en route a été peu abondante : elle a consisté en viande, œufs, thé, beaucoup de café. Deux ont employé la caféine et la coca, mais en trop grande quantité, il y a eu des vomissements.

Inutile de faire ressortir l'intérêt physiologique des constatations faites par le Dr Lévy.

La Science Vulgarisée

Ethnographie

COMMENT LES CHINOIS CONÇOIVENT LEUR CIVILISATION ET LEUR EMPIRE.

La civilisation chinoise est caractérisée par son homogénéité. A l'abri de toute influence extérieure, elle s'est développée au sein d'une seule et même race, l'une des mieux définies et la plus nombreuse du genre humain.

Cette race se subdivise il est vrai, en plusieurs variétés qui, en dehors d'un fonds commun, possèdent des caractères bien différenciés. Mais la race chinoise proprement dite a seule détenu toute l'influence. Les autres n'ont fait que l'imiter. Ni les Annamites, ni les Tibétains, ni les Coréens, ni même les Japonais, n'ont jamais eu à prendre en mains le dépôt de la civilisation commune, comme cela est arrivé ailleurs aux Arabes, pour en transmettre l'héritage.

Des familles tartares, mongoles ou manchoues, ont bien pu s'emparer du pouvoir impérial, et imposer certains changements dans les formes extérieures, mais l'action psychique de leurs races ne s'est fait aucunement sentir, elles se sont noyées dans la masse chinoise au sein de laquelle elles ont perdu jusqu'à leur langue.

On comprend très bien que cette race chinoise, entourée de tous côtés par des peuples qui lui étaient inférieurs, se soit considérée, depuis les époques les plus reculées, comme d'une essence supérieure formant le noyau du monde (*Tchong Kouoh*, le royaume du Milieu).

Alors que se développaient dans les vastes alluvions du Yang-Tsé et du Fleuve-Jaune une organisation sociale et une culture intellectuelle très remarquables, les peuples qui habitaient les contrées avoisinantes étaient encore plongés dans la plus profonde barbarie. Successivement domptés, puis imprégnés à des degrés divers de cette civilisation étrangère, ils n'arrivèrent jamais à égaler leurs initiateurs. Aussi, quels que fussent leurs efforts pour défendre une indépendance relative, quelle que fut leur haine pour le joug politique de l'Empire, ils en concurent toujours la civilisation comme absolue et la capitale comme le centre de l'univers. Imaginer qu'il existe quelque part une civilisation autre que celle de la Chine, un empereur autre que le Fils du Ciel, aurait paru à ces peuples aussi absurde que de supposer plusieurs centres à la circonférence d'un cercle. Il faut remarquer que ces races, bien qu'inférieures, avaient avec les Chinois de grandes affinités, ce qui permit à la civilisation de ces derniers de s'y acclimater définitivement sans subir de trop grandes déformations. Il n'en eût pas été de même si elles avaient appartenu à une espèce différente, capable de développer les germes reçus dans une direction nouvelle et de se montrer réfractaires aux conceptions de ses rivaux. Ce phénomène s'est produit, en partie du moins, au Japon, où la race, bien que mongolique, est fortement mélangée d'éléments étrangers : de bonne heure ce peuple s'est affranchi

de tout bien politique et a pu modifier l'art chinois dans un sens très original, tout en restant d'ailleurs dans une sujétion complète sous le rapport de la culture intellectuelle.

Des barrières géographiques telles que l'Océan Pacifique, les déserts de la Mongolie et les forêts de l'Indo-Chine isolaient la Chine du reste de l'humanité. Elle fut donc identifiée, dès son origine, à l'univers. L'Empire se composait essentiellement de la Nation du Milieu, une et indivisible, soumise à l'autorité immédiate du Fils du Ciel, formant à elle seule la partie typique, essentielle du genre humain. Autour de ce vaste noyau, et confinés aux régions chaotiques, se groupaient les royaumes tributaires, sorte de barrière ultime comparable au Fleuve Océan de notre antiquité. Leur autonomie même était considérée comme une marque d'infériorité, ils étaient en dehors de la règle normale et leurs princes ne gouvernaient que par une délégation de l'empereur.

Cette conception fondamentale du monde est à la base non-seulement de la société chinoise, mais encore de toutes les sociétés de l'extrême Orient, de ce que nous pouvons appeler l'"Univers Jaune". C'est d'elle que dérive tout : institutions sociales, métaphysique, cosmogonie, etc. C'est elle qui a présidé à la formation du caractère chinois ; elle est enracinée par une longue hérédité et l'on comprend qu'il serait difficile d'en exagérer l'importance, si l'on songe aux centaines de millions d'indivi-